

L'expérience...

Il était à peine neuf heures, lorsque le contremaître les avait appelés, eux, les plus anciens de la boîte...

Une demi-heure avant le casse croûte. Ha ! Celui-là !

Avec ses deux mains dans les poches de sa blouse qui n'avait jamais vu l'huile de coupe, ou même la sanguine, il se la faisait belle... Raides comme un fut de canon que l'on chargeait, avec les pieds à dix heures dix pour tenir l'équilibre, monsieur Roger paradait.

On pouvait être sûr que lorsqu'il se déplaçait comme ça, c'est que ce n'était en général pas pour rien ! Avec son air sur de lui. Le petit chef... On aurait dit un canard lorsqu'il déambulait comme ça ! Il manquait plus que les cancaneries !

Et lorsqu'il prétendait que ce n'était « pour pas grand-chose », là, il valait mieux s'inquiéter vraiment ! Parceque pour lui, monsieur Roger, « pas grave ou grand-chose, » c'était bien pareil.

« Les gars de plus de quarante-neuf ans et moins de cinquante-huit ans ! On vous causera ce soir à la direction ! Dans la grande salle. Débrayage à dix-sept heures. Allez ! Au boulot maintenant... »

Pour être chef, celui-là ! Il avait dû baisser son froc un nombre incalculable de fois. Et ce n'était sûrement pas avec son l'intelligence qu'il avait réussi à le baisser. Ce froc !

« Ha ! Le Roger ! Y'savait même pas parler, le bougre ! » Un inculte de la langue française... Et tout ceux là maintenant... Hein !

Au début, regroupés comme un troupeau allant à l'abattoir, ils s'étaient justement et timidement inquiétés, de ce rendez-vous tardif.

Ils avaient bougonné, articulés des syllabes incompréhensibles, comme une cérémonie systématique que tous connaissaient, et appliquaient selon un rite qui semblait ancestral.

La peur du lendemain revenait sur quelques visages déjà anciens. Pour d'autre, la révolte était proche. Pour d'autre encore, c'était plutôt la tête dans le sable.

Bref ! Chacun cherchait le pourquoi du comment avec grande ardeur, et petite conviction.

Lui, le vieux tourneur, pendant que ces caquètements de basse-cour enflaient, il s'était senti obligé de téléphoner à Elisabeth pour lui rendre compte de ce qui se tramait, sans doute.

Qu'il ne rentrerait pas tard !

Il fallait simplement qu'elle ne s'inquiète pas outre mesure.

Elle s'inquiétait tout le temps. Pour un rien !

Et puis, s'éloigner un peu de ces parlottes, qui n'amènent rien de bien originales, ferait du bien. Pensait-il...

Finalement, dans l'histoire, elle serait seule à manger ce soir !

Elle savait bien, par son mari, comment était ce « Monsieur Roger. » Elle l'avait entendu le décrire tant et tant de fois en des termes si typiquement « ouvriers métallurgistes. »

Comme si elle y était ! Ha ! Les *métalleux* et leur usine !

L'étiquette n'était pas bonne sur ce contremaître. Mais connaissant son bon vieux mari, il semblerait plutôt qu'il faille systématiquement traduire en bon français ses histoires d'ouvriers, et d'usine.

Les loups n'étaient pas toujours où ils les mettaient ! Les agneaux non plus d'ailleurs, par définition.

Ha ! Son vieux mari ! Depuis qu'elle le connaissait il bougonnait. Comme une musique qu'il ne se lassait pas d'entendre. A côté de cela, il était si prévenant avec elle. Et puis il lui avait

fait deux beaux enfants. C'était un engagement, ça !..

M'sieur Roger les avait fait marnier toute la sainte journée.

Il ne leur avait pas sorti un mot, pas un souffle sur le pourquoi du comment de cette réunion. D'ailleurs, il s'était senti presque obligé d'être introuvable ou très occupé justement ce jour-là. Puis il les avait appelés, juste dix minutes avant le débrayage, pour qu'ils se préparent.

Tout au long de cette journée, chacun avait lancé à l'autre sa petite phrase positivement optimiste. L'inquiétude vint de là. De ce silence !

De cette capacité qu'a l'homme à devoir savoir.

Surtout « connaître, » pour mieux inventer, pour mieux s'ignorer...

Ainsi pour certains, s'inventer plus malheureux que le voisin, pour avoir l'air d'être comme lui. Une défense passive comme une autre... En tout cas, faire partie de son monde, car le sien est sûrement mieux ? A côté l'herbe est vraiment plus verte...

En fait ! De ce point de vue si inquiétant, il était vrai que pour la plupart, c'était la préretraite à coup sûr. Mais pas aux Bahamas ! Non !

Plutôt cloîtré dans leur pavillon de banlieue, ou encore, dans leur H.L.M. de la petite ceinture où ils avaient tous plus ou moins reconstitué, dans un coin du garage, de la cave, où d'ailleurs, l'ambiance « atelier du bricoleur » retrouvant ainsi, de temps à autre, l'odeur de la suie, de l'huile de coupe brûlante, où autres taches de sanguine sur la cote de travail, les faisaient et feraient tenir, eux, les vieux d'la vieille.

Et puis ! Il y avait la perruque à la p'tite semaine... Faire un peu de noir !

Après tout ce n'était pas interdit dans leurs textes à eux, les vieux à la retraite. Parce qu'avec ce qu'il allait toucher par mois, il faudrait bien se débrouiller. « La vignette tient ! Une belle connerie. »

Les plus chanceux, là-dedans, ce seront ceux qui auront investi dans un pavillon avec un peu de terrains. Un potager dans un coin, quelques clapiers dans un autre, quelques poules partout, et le tour serait joué. Là on pouvait économiser pour nos enfants et même, faire un p'tit voyage de temps à autre.

Pour les inaptes de la bêche, les ignorants du placement à long terme, les incultes du presque tout, ils recycleraient leur savoir-faire dans les petits travaux de dépannage ménager où ils retrouveront une autre façon d'exister. En vieux !

En bref ! Chacun avait sa « Petite idée », toujours accompagnée de l'acolyte « mauvaise inquiétude, » qu'il faisait partager à qui voulait l'entendre. La synthèse de son point de vue. « Au chômage, faute de vieillie... »

Ce jour-là, on ne peut pas dire que la productique fut celle prévue par le planning de fabrication.

En tout cas, sur le fait, tout le monde était d'accord !

Cela coïncidait exactement avec l'arrivée de la nouvelle équipe de direction. Ce n'était sûrement pas par hasard ?

Et puis, il n'y avait que les vieux de la boîte à avoir été conviés à cette réunion !

Ce n'était pas alarmant ça ?

L'inquiétude semblait donc complètement justifiée.

À l'heure dite, l'entrée dans la salle des réjouissances gargantuesques, fut inhabituellement lente et hasardeuse, malgré le faste. « Formation tortue » enclenchée.

Comme une procession silencieuse aux chuchotements tout aussi hasardeux et même idiots, pour se donner du courage, ils hésitaient tous.
La langue de bois, ça donne toujours du courage, où l'on n'en a pas besoin. Mais cela était d'un autre temps pour lui, Henri.

La grande table des occasions spéciales était dressée. Là ! Avec bouteilles et toasts (ou « rôties » si vous préférez) en tout genre.
Elle trônait là, plein centre, sous l'énorme lustre de métal et de verre « Made in America » qui représentait, en plus de vraiment éclairer, la mappemonde où était serti à des emplacements divers et illuminés de différentes couleurs, les sites « Huron » dans le monde...
Un énorme bouquet floral, façon plein centre de la table, faisait sentir par sa présence imposante, le sérieux que l'on avait mis à afficher de la bonne manière, la luxuriance à l'Américaine. « Amerika ist Wunderbar » Comme dirait nos copains Allemand, aujourd'hui.
Les pauvres...
Oui ! En effet ! C'était très wonderful « L'Amérique ! »

Pour une fois l'ensemble était vraiment nickel, de chez NICKEL!

Ce qui inquiéta d'autant plus !

Et le sphincter anal de chacun se resserra un peu plus, refroidissant définitivement, semblait-il, l'ambiance qui en fait se voulait conviviale et joyeuse.
Il y avait même de la musique, en fond de silence.
Mais il y avait surtout ce moment digne d'une scène dans un film.
Cet instant, où habituellement certains se jettent sur le buffet, dès leur entrée, sans même ralentir leur course un instant, s'empiffrant le plus possible dans des temps qui se veulent records, tout ce qu'ils trouvent sur leur passage. Vous voyez ! Le genre, « moissonneuse-batteuse. » Pas moins ! Et peut être même, « Lieuse » en même temps !
Et à chaque fois, la bêtise humaine étant, et aidant, ils vont en général rendre à César ce qui était à Jules, se retrouvant dans les chiottes de l'étage réservé aux employés.
Le moment digne, que certains cadres guettaient avec passion.

Mais là, rien !

Personne n'est présent à la table ! Aucun pique assiettes à l'œuvre... Tout le monde en retrait, prêt à faire demi-tour.

Le patron du service France « monsieur le Président » était arrivé à dix huit heures quinze tapantes. Accompagné de trois Américains nouvellement rattachés à la direction générale. Ils devaient, d'après ce qui se disait et pour une période encore inconnue, organiser la communication interne et externe de l'entreprise.

« Et là c'était bien des menteries tout ça ! Pourquoi les vieux s'intéresseraient-ils à la communication ? Hein ! C'était pas encore bizarre ça ? »

« Bon ! Tu vas la fermer maintenant. C'est trop tard mon vieux ! »

En effet ! Il n'était plus temps de « fricoter » avec le rébarbatif.
Maintenant, il fallait écouter la sentence.

« Bonsoir Messieurs ! »

S'était exprimé en ces termes, le Président.

« Je vous remercie tout d'abord de votre présence de ce soir. En cette occasion, j'aimerais vous présenter nos nouveaux collaborateurs d'Outre-Atlantique qui vont vous parler de certains petits changements au sein de votre entreprise. Et la première étape messieurs, c'est vous!

Vous qui êtes là ! Et pour certains, depuis plus de vingt-cinq ans déjà.

Vous connaissez tous la modernité de votre usine, car vous y avez tous contribué et notre bataille dans le monde industriel pour rester à la pointe est votre œuvre aussi !

Je reste persuadé que chacun connaît bien notre devise pour l'avoir appliquée chaque jour. »

Bizarrement, il avait eu l'air de dire cela comme une vengeance, monsieur le Président. Ce n'était pas le genre d'homme à passer du gras sur une brûlure pourtant !

« Toujours est-il, Messieurs, que nos trois professionnels de la communication qui pour une fois s'expriment parfaitement en Français, vont prendre la parole tour à tour pour vous rassurer sur cette réunion, disons-le franchement, plutôt tardive en ce mois d'octobre. Voilà, je donne la parole à monsieur Anderson. Phil Anderson ! »

C'était le plus grand, ce « Anderson. »

Le Président avait exécuté un petit numéro de castagnettes manuelles, du genre deux ou trois « Clap! Clap ! » En passant le micro.

Le Boss avait raison !

Il s'était exprimé dans un Français parfait. L'accent était même joli et le ton donnait confiance. De plus il était très souriant.

Ce qui ne déridera personne.

Les sourires abhorrés à tout bout de champ, ça énerve les ouvriers. Ça, vous pouvez me croire ! Pourtant, ces mines renfrognées devant lui ne le démontèrent pas. Anderson semblait sûr de lui et de ce fait, continua sur sa lancée, comme s'il ne nous voyait plus vraiment.

Homme sec, avoisinant la quarantaine, son visage restait juvénile et très expressif.

Ses cheveux blond vif, un peu en bataille, faisaient que l'on ne pouvait pas rater ses deux charbons ardents gris vert avec lesquels il scrutait en permanence les mouvements de ces vieux bougres en face de lui. Ceux pensant dur comme fonte, qu'ils allaient à l'abattoir dans les prochaines semaines !

C'est vrai aussi que cet « Anderson » était très voyant à côté de ses deux collègues qui souffraient d'une part, d'un probable tassement de vertèbres aigu, résultant des deux têtes et demie de plus que possédait le Phil Anderson. Ils regardaient sans cesse leurs *pompes*.

Et d'autre part, d'un début de calvitie tout aussi prononcé que le handicap précédent !

Ce Anderson ne pouvait donc être que très visible.

Sauf si l'on voulait se moquer !

Ce bellâtre U.S. semblait avoir une culture assez tournée vers l'Europe, et ce n'était sûrement pas plus mal pour la boîte.

Bref ! Il semblait sympathique et son humour pince-sans-rire était un atout certain chez nous, les vieux toquards.

C'est ce que pensait Henri à ce moment-là, pendant qu'il reluquait le costard cravate trois pièces, parfaitement porté par ce jeune homme blond qui continuait ses palabres.

Mais lui, Henri, il fallait qu'il aille rassurer Élisabeth.

Lui dire, qu'en fait, tout le monde s'était monté le bourrichon avec cette arrivée de nouvelles recrues américaines. Comme d'habitude !

De toute façon, il n'en avait pas pour une heure à parler. Il irait à la cabine de l'étage tout de suite après.

« La mondialisation des marchés, les nouvelles méthodes de production, la formation continue de haut niveau, les déstockages, la baisse des coûts, la communication, tout cela c'est pour aujourd'hui messieurs ! Il faut tenir sa place et gagner de nouvelle part de marché en modernisant notre environnement professionnel, et par-là même, notre outil de travail. Demain ce sera vous, nos pairs qui deviendrez nos porte-parole auprès de la jeunesse qui arrive et vous remplaceront aux mêmes postes, dans cet esprit de famille que sont la sidérurgie et la métallurgie, modernes. Des hommes qui savent se mobiliser pour donner à la France et à mon Pays, un fleuron pour l'avenir. Des hommes qui savent transmettre un savoir qui est bien Français.

Huron est fière de sa plus importante, et pourtant plus petite, filiale européenne qui a toujours su représenter au mieux ses intérêts et surtout, assurer sa notoriété mondiale. Cette campagne d'information à l'échelle de la planète va nous permettre cette modernisation sans faire peur à nos clients et encore moins à vous-mêmes. Je vous rassure tout de suite ! Il ne s'agit pas de restructuration... »

Le silence, épais jusqu'à présent, sembla stopper le temps par sa dimension et sa soudaine lourdeur. Dans cet ensemble irréel, il parut flotter quelques secondes de grande indécision. Ce silence-là était devenu en quelques secondes presque palpable.

Le groupe crispé des trente-huit hommes, blotti et tendus au début du discours de l'Amérique en marche, s'était soudain relâché, comme un soufflé qui vient de prendre un coup de froid.

L'amalgame humain s'était soudainement scindé. Il avait été remplacé par les habituels petits groupes, qui s'étaient écartés les uns des autres.

En quelques secondes, l'avant-scène de ce spectacle s'était remplie. Il ne suffisait plus qu'à tendre la main pour prendre un verre ou, un toast à ses risques et périls.

Car il l'avait bien vu, lui ! Henri !

Il avait bien remarqué le temps d'arrêt qu'avait pris la peine de prendre l'américain au cours de son exposé sur les nouveaux moyens modernes de l'entreprise.

Il avait bien vu le petit geste discret qu'il avait fait à ses deux collaborateurs lorsque la tension était tombée comme par enchantement.

Ce n'est pas qu'il ne les aimait pas ces patrons-là. Mais d'abord, ils étaient américains!

Et cela était déjà relativement pénalisant. Ensuite!

Eh bien ensuite ! Il n'avait pas aimé le petit sourire vainqueur du vainqueur.

Par contre, le discours avait plu. Il leur avait vanté les mérites de leur expérience de spécialiste au sein d'un groupe dynamique à la pointe du progrès qui savait les considérer.

Ils allaient faire voir à ces jeunes ce qu'ils savaient faire avec leur machine, eux, les vieux de la vieille qui étaient au bord du monde en attendant la chute de l'histoire.

Et qui mieux qu'eux pouvaient parler de leur boîte où ils avaient, pour certains, passé vingt ans, voire trente ! Pour une fois, ils seraient au premier plan de cette campagne. Il y aurait même des affiches avec eux dessus.

Ces machines-outils à emblème de tête de Huron ! Ces Indiens d'Amérique... C'était leur machine ! C'était aussi un peu leurs âmes. Ils les avaient fabriquées. Ils les avaient pensées. L'Emblème (longue histoire) qui avait fait la renommée de l'entreprise et sa reconnaissance internationale brillait encore un peu grâce à eux aussi. Ces Indiens d'Amérique à qui on avait tout pris. Même leurs âmes ! Et pour finir, on avait pris jusqu'à leur vie...

C'est vrai ! Le discours avait plu. Surtout cette grande phrase de vainqueur vers la fin.
Cette fin qui parlait d'eux !

« Demain ce sera vous, nos pairs, qui deviendrez nos porte-parole auprès de la jeunesse qui arrive, et vous remplaceront aux mêmes postes, dans cet esprit de famille que sont la sidérurgie, et la métallurgie, modernes. »

Ça ! C'était une phrase pour des vieux comme eux !

Ce n'est pas qu'il ne les aimait pas les patrons. Non !
Le Henri, lui, il était tout bonnement indifférent. Indifférent à tous ces grands Américains jeunes, biens éduqués, qui arrivaient d'Amérique, tout bronzés. Parlant bien le français...

D'Amérique ! Vous pensez.

Lorsqu'ils arrivaient, c'était toujours par vague de cinq. Tous les six mois !

Tiens ! Il y a même une année où ils sont arrivés carrément tous les trimestres. L'Amérique quoi ! C'était la deuxième fois en dix-huit ans que la direction leur demandait ce genre de service consulaire.

Il y a huit ans, ceux de l'époque leur avaient demandé leur participation pour la sélection de nouvelles embauches. Des jeunes sortants du C.A.P.

Huron était la boîte américaine par excellence. Elle fabriquait des machines-outils qu'elle vendait dans le monde entier et, de temps à autre, faisait apprécier aux futurs jeunes travailleurs de la sidérurgie moderne, les qualités et le professionnalisme de ses procédés de fabrication. Huron était considéré comme une grosse boîte très sérieuse.

Dès le début de septembre, les profs et le Directeur du Collège technique nous avaient annoncé la couleur. Cette première année serait celle où nous devions décider de notre métier. Et qui disait « Métier » disait Avenir avec un grand « A. »

« Chaque trimestre vous changerez de poste et en fin d'année, il vous faudra faire vos vœux. Si vous ne pouvez pas choisir, nous le ferons à votre place avec les notes de l'année. Pour les meilleurs, avec un Certificat d'Aptitude Professionnel, il y aura possibilité de faire une année de dessins industriels pour accéder au Brevet Professionnel. Chaque discipline bénéficiera de trois visites de site industriel.

Le premier sera en octobre pour les ajusteurs chez Huron. Pour les fraiseurs chez Général Motors France et enfin pour les tourneurs chez Dassault/Matra. Messieurs je vous souhaite une bonne année de travail sérieux. »

Grosse boîte dans notre jargon de collégiens boutonneux, semblait vouloir dire, lorsque s'exprimaient les profs sur le sujet, être bien payé et dans de bonnes conditions humaines. Car, parler comme certains profs, c'était sûrement bien.

Le collège technique où je traînais pitoyablement mes guêtres, que je ne possédais d'ailleurs pas, nous préparaient à la syndicalisation et à la survivance quotidienne de l'ouvrier spécialisé d'une part.

Part peu enviable puisqu'il portait comme nom O.S. Comme « os » pour chien...

Mais, d'autre part aussi, préparait des ouvriers diplômés, bien formés, sur d'eux et de leur savoir faire ! Des jeunes qui pourront aller jusqu'au B.T.S. voire, jusqu'au B.A.C technique et là...

Là on devient chef. Ou alors, on devient ingénieur dans une grosse boîte et on invente des choses nouvelles ! Mais on peut aussi devenir le con d'un autre.

On ne peut pas toujours avoir « *NIKE* » (prononcé NIKÉ, déesse de la victoire chez les Grecs) dans son camp !

Huron avait déjà plusieurs brevets à son actif et s'enorgueillissait de les posséder entièrement. Cette année-là, ils avaient sorti la vis sans fin à billes. Avec celle-ci, ils avaient équipé leur nouvelle gamme de fraiseuses et de tours verticaux et horizontaux. Les brevets étant déposés, ils se permettaient en haut lieu de bien vouloir faire voir leur bébé à certains collèges techniques dans lesquels, de temps à autre, ils recrutaient du sang et des neurones neufs. J'avais dix-sept ans !

Notre prof de techno, en cheville avec celui de l'atelier, avait réussi à faire accepter le principe de cette visite dans l'usine de la banlieue parisienne d'où sortaient ces fameuses fraiseuses. Fraiseuses sur lesquelles nous aurions tous voulu travailler et montrer notre nouveau savoir-faire. Mais ce n'était pas le jour.

Ce jour était entièrement consacré à la visite et à l'écoute de tout ce que nous pourrions entendre dans le saint siège de « Huron France » qui, soit dit en passant, était le péché mignon des Américains qui se bouscuaient au portillon pour des formations de « management, » arrosées de Bordeaux ou de Bourgogne grand cru.

En bon français ont auraient pu entendre en fond de beuverie !

« Ha ! La France... »

Appuyé du fort accent américain qui savait imposer son point de vue sur toute chose et surtout, son poids financier.

Ici, chez Huron France, ils étaient chez eux les Ricains...

Pourtant il n'y avait rien à redire, sur les méthodes de travail, l'ambiance générale était

toujours relativement satisfaisante.

Le respect du droit français était respecté à la lettre et souvent, cela nous portait tord lorsque les syndicats s'y mettaient et renchérisaient sans cesse.

« Hein Fredo! Dis-leur-toi ! À ces p'tits jeunes. » « Ca fait plus longtemps que moi qu'il est là lui. Hein Fredo ! »

Mais Fredo s'en foutait de tout cela.

Lui il quitterait la boîte dans quatre mois et ne participerait pas à la mise en place de la nouvelle vague. Et des nouvelles vagues, lui, il en avait vu.

Devant son silence, le vieil Henri bougonna quelques mots incompréhensibles qui firent fuir le Fredo. Il se leva soudain, en tirant si sèchement son plateau que le contenu auquel il n'avait pratiquement pas touché, transita sur ses genoux avant que la plus grosse partie finisse sur le plancher des vaches.

Imaginez les ricanements qui fusèrent de notre petit groupe. Et chacun du réfectoire de se retourner sur le malheureux et coléreux Fredo en lui jetant sa petite phrase idiote.

Les persiflages avaient duré tout au long de sa sortie, comme une mauvaise brise, puis, comme de fait, avait disparu avec lui.

Le vieux avait haussé les épaules en bougonnant, on ne sait quoi, puis reprit son laïus sur la vie chez Huron.

Le repas était frugal et, le nez dans nos plateaux, qui nous semblait sortir de chez le traiteur quatre étoiles du coin, nous acquiescions systématiquement à toute demande de sa part sur notre collègue pourvu qu'il nous laisse manger. Pour nous, une cantoché comme ça valait tout, en comparaison de celle du collègue qui était ignoble et même pire... C'était carrément I.G.N.O.B.L.E.

DRINNNNG !.... DRINNNNG !....

« Ha ! C'est l'heure les p'tits gars. Il faut rembaucher ! Alors, vous me suivez avec vos plateaux et on se retrouve aux machines à café à l'entrée principale dans dix minutes... »

« D'accord M'sieur ! » Avions-nous répété en cœur.

Nos deux profs, eux, avaient mangé avec la Direction qui disposait d'une table dressée d'assiettes et de bouteilles de vin au lieu de pichets. Par contre le même repas leur avait été servi.

Ce qui nous plus beaucoup, toujours en comparaison du collègue où ces messieurs les profs avaient un droit de qualité supérieure pour la bouffetance générale. Aujourd'hui, c'était la fête ! Décidément, c'était une boîte super !

Il était treize heures quarante cinq lorsque le vieux pointa son physique boiteux et presque bossu.

Le côté bossu, c'était un problème d'os, de calcification des jointures, comme il disait ! Du charabia quoi ! Quant à la jambe gauche, C'était la guerre avec les jaunes.

Et comme les jaunes sont presque partout en Asie, Lambert lui demanda bêtement qui étaient ces jaunes ! Et surtout d'où ils venaient ?

Ce qui eut pour effet de produire sur le vieux, la naissance d'une bourrasque de mots inadaptés à la situation qui décoiffa carrément le gros Lambert. L'effet fut d'ailleurs assez bénéfique, puisque nous n'eûmes droit, pour les deux heures qui suivirent, qu'à deux énormités de sa part. Ce qui fut considéré par tous, pour le dernier de la classe, comme un exploit.

« Tu connais pas l'Indochine ? Hein ! Ça t'dis rien c'thistoire ? »

« Tu s'rais pt'êtré jaune aujourd'hui, si nous les vieux, ont avaient pas été là ! Hein ! » « Ou Allemand ! »

Donc, pour la jambe, c'était l'Indochine. Une embuscade dans un bled au nom compliqué. Un nom pas Français... En tout cas, s'il était français, il n'était pas de chez nous ce village-là! Évidemment, sur ce genre de remarque, si l'on est un p'tit jeune bien élevé, on ne relève pas et l'on fait Oui !

Oui ! Sauf Lambert ! ...

Avec mes yeux introspectifs d'adolescent, je voyais ce vieil Henri comme « PROF », dans Blanche-Neige et les sept nains de jardins.

Souriant toujours sérieusement, avec son air un peu compatissant, ses petites lunettes octogonales, sur le bout du nez aquilin. Tout cela était souligné par deux petites pommettes assez saillantes d'un rouge tendre et persillé. Et toujours un petit conseil par-ci, une remarque par-là.

Son teint blanc et cireux semblait accentué par ses cheveux argentés qui étaient ramenés en arrière. On pouvait, en passant près de lui rapidement, sentir une effluve de gel « PENTO » dont il se servait apparemment comme produit coiffant. Produit qui était d'ailleurs destiné à cet usage exclusif. Coiffant ! Cela ne l'empêchait pas d'avoir le peigne en écaille marron, bien crasseux entre les dents, dans la poche extérieure de sa blouse. Régulièrement, il peignait la poussière qui s'agglutinait, heure par heure, sur la couche de PENTO.

C'était « PROF » Seulement, le tour de taille n'était pas le même.

Lui, c'était une espèce de grand échalas dont la maigreur allait bien avec la longueur. Le dos courbé et rond, du côté des épaules, la blouse grise d'atelier trop petite de partout et de guingois. Le tour de taille, d'où ressortait en avant le petit ventre de propriétaire, exprimait plus l'ennui d'une vie qu'autre chose.

La silhouette boitillante était près de nous maintenant et nous invitait à la suivre.

L'atelier était son domaine quelque part, et son air excité faisait bonne équipe avec ses petits yeux malicieux à demi refermés, qui exprimaient là, toute sa connaissance et son autorité de pair.

Un grand enfant tout émoustillé d'en voir d'autres avec qui il faisait, soit le père, soit, le frère ou encore, le grand-père enfant...

Ici, il semblait que nous n'avions plus rien à lui apprendre. Il allait nous guider, nous prendre sous sa protection. Aujourd'hui, lui, le vieux, il était important. Il était en mission pour l'avenir... A la croisée de deux secteurs, il nous stoppa et se sentit en verve pour un discours qui se voulait éducatif.

« Alors ici, les p'tits gars, c'est le cœur de l'usine, voyez-vous. C'est ici que l'on fabrique de A à Z, les machines que nos commerciaux vous ont présentées à l'entrée ce matin. »

« Un cycle de fabrication commence par la fonderie, que nous irons voir tout de suite après. Puis il y a le cycle de vieillissement des bâtis sur le parc, dehors. Ensuite nous passerons en revue les différentes phases de l'usinage proprement dit de ces mêmes bâtis, selon leur type et leurs destinations finales. Puis viennent leurs passages au sablage puis, aux différents contrôles qualité. Ensuite, un petit séjour en cabine de peinture et le tour est joué... Pour nous, ça s'arrêtera là. »

Son Français n'était pas parfait, mais il s'exprimait posément, beaucoup mieux dans ces compétences que lorsqu'il tentait de nous expliquer le travail qu'il effectuait ici depuis dix-huit ans.

« Allez les p'tits gars ! Les frileux devant... »

La fonderie comportait en fait aussi la forge. L'ensemble de ces deux éléments, fumant et crachant comme le dragon qui a choppé un rhume, était vraiment comme on nous l'avait décrite à l'école. Le lieu de l'enfer où le métal subissait sa punition ancestrale pour sa renaissance en un composé qui les lierait à vie. Des fumées roses, bleues, vertes même, à l'odeur âcre et écœurante à vomir, nous faisaient reculer tellement les gaz qu'elles renfermaient étaient irrespirables. Ce qui semblait ne gêner que nous. Dans les minis hauts-fourneaux, il sortait de la fonte. Leur fonte secrète... Mais aussi quelque quantité d'acier bien de chez eux. Pour le laboratoire de métallographie...

« La réduction des coûts du marché mondial de la machine-outil a obligé notre structure à revoir ses méthodes de fabrication. Ces méthodes, pensées en Amérique, ont permis d'augmenter notre capacité de production en investissant dans du personnel jeune et qualifié, mais aussi, de baisser réellement les coûts de fabrication. Le département fonderie/forge, représente vingt sept pour cent des investissements de l'entreprise. Depuis huit ans qu'elle existe, la fonderie a participé à réduire les coûts. Au total... » Blablabla ! Blablabla !

C'était le Directeur de la fonderie qui avait cette fois rassemblé tout le groupe et pris la parole. Ce blabla avait bien duré encore dix minutes et il me tardait de voir le vieux nous donner un cours de tournage. Puisque lui était tourneur. Mais non ! Après nous être émerveillé, mais aussi méfier du Vulcain moderne nous dûmes aller prendre l'air et tenir compagnie aux bâtis en les sanctifiant de « Ho ! » et de « Ha ! » répétitifs quant à leur quantité, leur taille mais aussi l'endroit de leur stockage. Ils semblaient pourrir en rouillant doucement, tous là, dehors, comme attendant une mort prochaine. Ces bâtis de fontes côtoyaient pour certains, leurs futurs accessoires qui subissaient le même sort.

« Il faut qu'ça travaille tout ça ! Parce qu'après, faut plus qu'ça bouge ! Alors on les range là pendant un an au moins. »

Encore une grande phrase du vieux qui avait réveillé Lambert pour lui permettre d'amener son petit rayon de soleil.

Ébloui, le vieux l'avait regardé par-dessus ses lunettes, du haut de ses deux mètres, de telle sorte que le dit Lambert retourna faire sa sieste derrière les copains.

Ayant fait le tour complet du parc, par un autre chemin, nous pénétrâmes de nouveau dans le sanctuaire, cœur de son usine. « Cœur ! » Il aimait bien ce mot.

Pour y accéder, donc, il fallait emprunter un quai par lequel on montait les bâtis pour leur donner vie. Une vie toute mécanique...

L'allée où nous pénétrâmes était assez large, avec peu de lumière, pour l'éclairer, alors que dehors le plein jour battait son plein. Cela faisait un peu entre chien et loup.

Des chariots électriques se croisaient en permanence et il fallait faire de ses yeux des radars en actions, sous peine d'être méchamment klaxonné par le bolide qui n'avait pas que cela à faire que de « faire attention aux piétons »

De part et d'autre de cette allée qui semblait, à la vue de son effervescence, très centrale, étaient éparpillées plusieurs petites entrées qui donnaient toutes sur une monstrueuse machine outils made in Huré/Huron.

Nous semblions être dans une rue d'un autre monde. Une ville faites de petite cabane de grillage où en arrière plan certaines de ces machines montaient parfois jusqu'à la moitié de l'édifice qui abritait ces monstres de machines. D'autres faisaient au moins deux fois ma chambre. C'est à dire notre appartement qui ne comportait que deux pièces et un minuscule couloir.

Une ville moite, sentant toute sorte d'odeurs inconnues du commun des mortels, âcres et pénétrante jusqu'au pore de la peau qui sentait le métal usiné.

J'étais très impressionné par le gigantisme du tableau à côté de ce minuscule vieux qui s'enorgueillissait d'être comme un poisson dans l'eau dans ce bocal sans lumière. A l'aise à côté de nous. Il entourait la relève du XX^{ème} siècle.

Chaque petit bloc grillagée en partie, représentait donc une machine, et il y en avait bien une trentaine de chaque côté. Les machines étaient tellement énormes que je voyais là, pour chacun de ces pas de portes, comme une petite maison personnelle.

Le côté grillage de ces petites entrées, enchevêtré dans ces poutrelles, ossature du bâtiment, n'était pas très gênant en soit. Il suffisait de rentrer un œil dedans, même un court instant, pour voir apparaître un espace intérieur arrangé à la mode humaine du proprio.

Au fur et à mesure que l'on progressait dans l'allée, la voix du vieux devenait inaudible. Seul, la gestuelle pouvait nous faire comprendre à demi mots ce qu'il voulait dire. Et encore !

Ici, seules les machines parlaient entre elles dans un vacarme codé et bien organisé. Pour elles, pas besoin de chuchoter, pas besoins de se cacher ou de faire attention. Au contraire ! ... Elles étaient là pour cela.

Je voyais défiler le deuxième chez eux de ces ouvriers qui parlaient de leurs casemates comme telles. Les décors, à la camionneur. Les ensembles de néons peints en couleurs et raccordés à la va que j'te pousse, les poster à moitié dissimulés de superbe NANA à poil, donnaient une odeur de banlieue à tout ça.

« Alors les p'tits jeunes. On vient voir les vieux ? »

« Salut les bleus ! »

« Faites pas attention les p'tits c'est du chien fou ça ! »

« Bon ! Tu nous fais chier avec tes mômes ! Peut pas boire son café tranquille ! Hein ? »

De toute sorte !

Il fallait, pour le plus grand nombre, qu'ils nous prouvent leur présence bien ancrée, et que nous, c'était après eux.

Je le ressentais comme cela en tant que « p'tit jeune. »

Pourtant, dans quelques mois, certains de nous viendront prendre la place du vieux à qui l'on aura dit de quoi ! La place d'un ras la casquette... L'un de ceux qui n'arrivent, et n'arriveront pas à se faire aux nouvelles façons de travailler, aux nouvelles façons de produire, aux nouvelles façons de faire de nouvelles façons. Eux, nous le savions bien, ils étaient foutus. Demain, moi, peut être, je viendrais prendre la place du vieil Henri qui nous parle. Cet Henri là, qui nous dit comment il aime son usine et comment sa vie est importante en son sein. Il nous montre les postes qu'il a successivement occupés aux cours de ces années de bons et loyaux services. Bien sur ce n'était pas les mêmes machines. Mais il nous les montrait, comme un vieux souvenir, un tournant...

Vînt enfin le moment où nous arrivâmes dans la partie centrale de son intérêt d'ouvrier HURON.

Il ne poussa aucune porte, ne croisa personne, ne releva pas la tête au tintement de la pause. Il nous entraîna directement dans un coin encore plus sombre que l'allée centrale. Un coin où brillaient quelques néons bien organisés et connectés de la bonne manière pour éclairer un

vieux tour horizontal d'au moins cinq mètres de long.

De loin, la lumière semblait un peu verdâtre et donnait à l'endroit un lourd aspect de secret brumeux.

« Voilà ! Ici c'est chez moi. C'est plus tranquille et personne ne m'embête. Ce tour a été spécialement conçu pour l'ébauche des vis mères. Et vous connaissez, pour les tourneurs, l'importance de la vis mère ! Donc, Voilà le travail ! »

« Ce sont ces dernières heures à ce bougre. Dans deux mois, il va à la fonderie et j'aurais un tour tout moderne, équipé pour les nouvelles vis mères ! Porte-outil multiple, commandes hydrauliques, programmation par diodes sur un panneau programmeur et toutes les dernières normes et trucs modernes ! Maintenant j'aurais les mains et la blouse toutes propres ! Plus rien à toucher ! »

Il avait pris sur sa demi-heure de pause ce qui donnait à l'usine un air de désertification presque totale. Restait, les bruits sourds des gros transformateurs et des pompes de gavage que l'on n'arrêtait pas pour une petite pause. Il fallait presque une demi-heure, pour remettre ces monstres en marche...

Tout en nous parlant comme un gros soupir de sa machine, il s'était rendu près de sa desserte d'établi et y avait changé de lunette.

Il était ensuite passé par son casier qu'il avait décadennassé, et troqué sa blouse du dimanche par celle d'atelier qui était bleue, rapiécée de partout, et encore plus courte que l'autre. Mais, plus propre ! Puis, Henri avait enfilé son lourd et épais tablier de cuir...

Il nous avait ensuite tous contemplés, d'un air de gentil vieux, et comme à la parade nous avait fait signe de reculer un peu. Il avait tourné le gros commutateur de mise en marche de sa machine.

Le sifflement puissant du moteur électrique se fit alors entendre. En même temps nous pouvions sentir le sol vibrer. Il avait saisi ses grosses lunettes de protection qu'il avait chaussées devant les autres. Le vieux se courba un peu, écarta les jambes ostensiblement, comme près à bondir pour une partie de football américain, et se mis à tourner la manivelle du chariot.

L'ensemble avança, entraînant tourelle et porte outil qui attaqua sans prévenir le barreau d'acier qui se trouvait déjà installé, pris entre le mandrin et la pointe tournante.

Vu la longueur de la future vis mère, une lunette à suivre avait été montée sur le tour.

La première passe ne dura pas longtemps. Elle avait pour but de faire sauter la pellicule brute, de scories du barreau d'acier spécial, qui venait soit disant de Suède.

Il arrêta la machine avec la barre de pieds et alla appuyer sur plusieurs boutons qui commandaient le changement de l'outil et le passage à un autre mode d'usinage. On entendait toujours le moteur principal et la pompe de gavage du gros tour fonctionner alors que l'immobilisme du reste était total.

Le barreau d'acier était maintenant tout argent et dégoulinait encore d'huile de coupe.

Malgré le fait que nous ne voyions rien pendant l'usinage, à cause des capots de protection qu'il avait abaissés, nous étions, à la fin de cette première passe, presque tous collés au bâti, essayant de contempler je ne sais quoi dans un nuage d'huile et d'eau surchauffée.

Il nous fit signe de bien vouloir reculer de nouveau.

Nous entendîmes alors un grondement qui nous fit tous faire, promptement un pas de plus en arrière, accompagné d'un sourire du vieux qui se voulait, peut être, narquois ?

Le tour avait pris une autre voix. Une voix de conquérant ! Une voix tonitruante du guerrier d'élite qui allait revenir vainqueur, forcément, de cette bataille.

Le vieil ouvrier enclencha l'avance automatique et l'outil se mit en position, prêt à lécher le métal tournant follement autour de son axe.

Lorsque la lumière rouge du tableau de commande clignota, le jet d'huile de coupe s'intensifia et l'outil au carbure, sorti de son fourreau sur son chariot de guerre, passa à l'attaque, léchant le barreau qui crépitait à son contact et éclatait en mille morceaux le trop de matière qui venait percuter violemment les capots de plexiglas.

Certains de ces copeaux sortaient de l'enceinte de protection et atterrisaient, fumant encore des sévices que venait de lui infliger la pastille de carbure.

Le temps de passage fut cette fois un peu plus long, mais bon ! En comparaison des machines que nous avions au collège, et qui dataient de quatorze, c'était un rêve.

Pourtant, le vieux n'était pas content. Il nous expliqua brièvement pourquoi. Un pourquoi, que nous ne comprîmes pas du tout. Mais bref !

« Ah d'accord M'sieur ! On l'a fait en techno. La chaleur ? ... » Lambert s'était réveillé pour en dire encore une grosse comme lui. « Tu es vraiment une tache de graisse toi... Hein ! »

« Je disais donc... » Blablabla !

Puis la folie le prit. Il ôta les capots. Changea d'outil et choisit celui en acier rapide. Puis comme une mère poule, il écarta ses grands bras pour nous indiquer la limite, et commença, la gueule dans la tourelle, à tourner la manivelle.

À notre stupéfaction, les copeaux n'éclataient plus mais faisaient plutôt de jolies guirlandes chamarrées. Même le bruit de la machine était plus doux. Le vieux semblait avoir dompter ce seigneur de guerre.

La guirlande n'en finissait pas de tourner en fumant, sans rompre, prenant au fil de l'avance du vieux, des couleurs allant du jaune au violet.

Nous étions tous, penchés sur ce spectacle fabuleux de ce vieux qui arrivait à te sortir un tel copeau, d'une longueur si énorme sans le casser. S'allongeant régulièrement, comme une naissance.

Personne n'avait jamais vu ça !

Fièrement, il arrêta le tour et nous décrocha l'objet du triomphe naissant.

L'assemblée ronronna quelque peu avant que le vieux, encore plus fier qu'un bar-tabac, nous interpelle en nous demandant si nous voulions emporter le fruit de l'expérience avec lui ?

« Alors ! Qui commence ? » « Moi ! J'veux bien M'sieur » Avais-je lancé en levant la main.

« Bon ! Ben approche ! » Il s'était penché sur ma petite taille et m'avait demandé...

« Bon ! Alors ! De quelles couleurs le veux-tu ton copeau ? » « Ben ! Vous pouvez faire bleu blanc rouge, M'sieur ? » « Allez ! Et tu veux un bonhomme ou un chien ? » « Ha ! Là je n'sais pas. Disons un chien ? »

Il me fit reculer et reprit sa position de coureur sur patinette pour nain.

Je ne voyais absolument rien de ce qu'il pouvait faire, mais, dans la minute qui suivit, il me sortit un chien profilé, en acier suédois bleu blanc rouge, dégoulinant encore d'huile de coupe et fumant. Il me donna un chiffon et posa le chien dessus.

« Voilà le travail ! Tiens ! Et attention ! C'est chaud... »

« Merci M'sieur Henri ! »

Seize heures arrivèrent très vite et le point de rendez-vous fut rejoint, la peine dans l'âme. Il nous avait ramené près de nos profs et les avait félicités de notre correction et notre curiosité.

« Ca fait dix sept ans que je suis sur mon tour et j'en ai vu passer des p'tits jeunes, et j'peux vous dire que c'est un bon cru ça. Allez ! Au revoir messieurs ! Et bonne continuation... »

Il serra les paluches des grands et nous passa, à quelques-uns la main dans les cheveux en signe d'affection.

Même le gros Lambert fut gracié par ce bon petit vieux qui depuis dix-sept ans s'enorgueillissait de faire de tels copeaux...

Dalmont, mon prof d'ajustage, s'approcha de moi et me demanda alors, si c'était bien cette journée. Je lui répondis que oui. Cette journée avait été super. A l'occasion, je sortis fièrement de son sac plastique la caricature du chien suédois bleu blanc rouge, commentant d'un air excité ce passage avec M'sieur Henri.

Il eu un sourire compatissant en me prenant par l'épaule. Il me conseilla de prendre garde à la fragilité de l'enchevêtrement métallique.

Sa mine était devenu pensive, presque triste.

« Tu sais ! Je ne te souhaite pas cet avenir-là ! Ce gentil vieux, comme tu dis, il est en fin de carrière, là où il est. Cela fait presque dix-sept ans qu'il est là, coller à son tour parallèle qui a son âge. Ou Presque... Il a été mis là, dans un coin de l'usine où tout le monde se fout pas mal de ses vis mères qui n'équiperont que des machines destinées aux petites entreprises et écoles techniques en tout genre, comme la nôtre. Autant dire, même pas un pour cent de la production.

De plus, ce sont des machines de fin de série. Alors tu vois, il n'y a pas de quoi pavoiser !

Bêtement, les larmes me montèrent aux yeux sans perler. Malgré moi, mon pas se ralentit. M. Dalmont m'arrêta, se pencha vers moi et me regarda droit dans les yeux. Puis il me prit paternellement par l'épaule et me dit...

« Allez ! Viens ! Il faut prendre le bus maintenant... L'avenir est devant tu sais ! Derrière, c'est passé. D'ailleurs tu vois bien, nous retournons au collège ! allez pleure un coup avant qu'on arrive au bus. Je sais ce que c'est ! »